

Bonne Nouvelle

une nourriture pour le cœur et l'esprit

www.bonne-nouvelle.be



Entrer en Carême

La pandémie, à laquelle nous sommes si durement confrontés, a laissé en nous un sentiment de manque qui s'est clairement exprimé à de nombreuses reprises : manque de relations humaines « en présentiel », solitude, manque de perspectives professionnelles, manque d'espérance, manque de célébration communautaire... Au travers de tout ce que nous sommes ainsi contraints de vivre, nous expérimentons parfois les bienfaits d'un certain « tri » dans ce qui relève trop souvent de l'inutile ou du futile dans nos vies. Par ailleurs, une question reste bien présente au long des jours : « Que nous dis-tu, Seigneur, au cœur de ce que nous vivons? »

Le temps du Carême, qui s'ouvre aujourd'hui, nous offre cet indispensable occasion de nous arrêter, de nous donner du temps, dans cette marche forcée que la vie nous impose parfois. Et cela, pour y discerner l'essentiel : la présence du Seigneur au cœur de nos existences. Une présence qui accompagne, redresse, redonne confiance, apaise, conduit, interpelle et invite à convertir davantage nos vies aux exigences de sa Parole.

Pour ce faire, en ce début de chemin de Carême, l'évangile du Mercredi des Cendres (Mt 6) nous propose de redécouvrir trois attitudes fondamentales au cœur de notre foi : la prière, le jeûne et le partage. Au cœur de chacune de ces balises, le Seigneur vient et nous donne d'expérimenter concrètement ce que signifie être en communion avec Lui. La prière, au cœur du grand silence et de la paix sereine, réalise en nous le projet même de Dieu : être tout en tous. Le jeûne, au-delà des bienfaits pour notre santé, vient construire en nous le détachement nécessaire dans nos vies trop encombrées. Le partage nous amène à rencontrer nos frères et sœurs dans leurs appels et ainsi d'y discerner ceux du Christ.

Claude Gillard

l'évangile

28 février: Transfiguré (Mc 9,2-10)

Il y a quelques jours, l'Église célébrait la mémoire de sainte Bernadette. Une humble fillette, qui a reçu la grâce d'entrevoir un peu de la clarté du ciel. Elle y a puisé la force d'affronter bien des épreuves sur la terre.

C'est une grâce du même ordre qui enveloppe Pierre, Jacques et Jean lorsque Jésus est « métamorphosé » (c'est le terme grec utilisé par l'évangéliste) devant eux, sur la montagne. Jésus a commencé à annoncer sa passion à ses disciples, et il les a avertis : ils auront à renoncer à eux-mêmes et à se charger, eux aussi, de la croix. C'est dans cette atmosphère sombre et pesante qu'il ouvre pour eux le ciel et leur laisse entrevoir sa gloire.

Le récit de Marc peut se lire comme une icône, dont le centre lumineux est le Sauveur transfiguré. Moïse et Élie rappellent les manifestations divines dont ils ont été les témoins au Sinaï, l'un dans le tonnerre et le feu, l'autre dans un souffle ténu. Et la voix venue du ciel confirme aux disciples que celui qui est là, glorifié, lumineux, et qui bientôt sera méprisé et humilié, est le Fils bien-aimé. La gloire évanouie, la vision estompée, il s'agit désormais d'écouter.

N'est-ce pas la parole que le Père, aujourd'hui encore, nous adresse avec force : Jésus « est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ! » ?

fr. André B.



Les commentaires des évangiles du dimanche sont à lire sur www.bonne-nouvelle.be

lu pour vous

Pascal IDE

Les 4 sens de la nature

Ed. Emmanuel, 2020, 314 p., 19 €.

Notre époque est marquée par une grande « sensibilité » écologique, qui n'est pas forcément toujours bien éclairée et qui risque, de ce fait, de prendre la forme d'une idéologie. Voici un livre bien utile pour donner à l'écologie sa place et sa valeur. L'auteur, déjà bien connu pour ses précédents ouvrages, est docteur en médecine, en philosophie et en théologie. Prêtre de la Communauté de l'Emmanuel, dans le diocèse de Paris, il s'inspire ici de la grande tradition chrétienne et, en particulier, d'une interprétation de l'Écriture selon quatre sens.

En bref, il s'agit de découvrir, dans l'Écriture, en plus du sens littéral, un sens spirituel qui s'exprime selon trois dimensions : allégorique, qui éclaire le texte à la lumière du Christ qui accomplit les Écritures ; tropologique, qui tire du texte un enseignement moral ; et enfin anagogique ou eschatologique, qui nous tourne vers les « fins dernières » et nous élève vers la maison du Père.

Pascal Ide applique ces quatre sens à la nature et en déduit de très intéressantes réflexions qui sont également sources d'action. Dans une première partie, « Création », l'auteur invite 1° à lire la nature comme un livre et à découvrir l'histoire qu'elle recèle, 2° à voir dans l'homme son sens allégorique, 3° à veiller à préserver son équilibre, 4° à en discerner l'avenir, porteur d'espérance et de fraternité.

La deuxième partie, « Décréation », considérant la place centrale qu'a pris l'homme dans la Création depuis la Renaissance : 1° décrit une histoire de l'« écocentrisme », 2° relève l'apparition d'un modèle « technocratique », 3° discerne un « écologisme moralisant », 4° invite à se situer face au scénario transhumaniste.

La troisième partie « Recréation » est éclairée par les vertus théologales de foi, espérance et charité et invite à : 1° accueillir dans la gratitude, 2° éprouver, ressentir et susciter, 3° s'engager, 4° cultiver l'espérance.



L'ouvrage, malgré sa rigueur quasi scientifique, reste toujours clair et lisible. Il réussit ainsi à nous aider à contempler la nature dans toute sa beauté, sa grandeur, sa profondeur, mais aussi sa fragilité, et à y trouver notre juste place. « Ni prédateur de la nature, ni simple hôte de la Terre, l'homme est appelé à reconnaître sa connexion avec toute la création et à s'inscrire dans la grande histoire qui la conduit à son accomplissement ». ■

Il déguste !

Me voilà opéré selon une technique dont j'ai fait l'expérience il y a plus de vingt ans ! Je savais bien ce que voulait dire « se tordre de douleur » à cause d'une opération selon cette technique. « On » vous injecte un gaz dans le corps pour qu'il reste bien en extension. Avant que ce gaz ne disparaisse, il faut plusieurs jours. Une fois réveillé, la douleur est intense et à la limite du supportable, pour moi en tous cas. J'attendais donc avec confiance, estimant qu'en vingt ans la science avait dû faire bien des progrès à ce niveau ! Je m'en étais ouvert à l'anesthésiste, qui n'avait fait aucun commentaire. Eh bien, tant pis pour moi, il n'en était rien ! La douleur revint avec force comme la première fois.

Mais dans cette chambre à deux lits, à l'hôpital, j'ai eu la grâce de tomber sur un homme vraiment gentil et très ouvert ! En quelques minutes, grâce à lui, la glace a été rompue. Nous étions très vite comme deux frères,

partageant notre vie avec ses joies et ses peines, et même taquinant ensemble les infirmières. Je revois celle qui reprenait des études « à son âge ». J'étais émerveillé par son courage et sa gentillesse. Elle nous a fait du bien à tous deux. Un ange sur notre route. Maxime travaille dans le service après-vente d'un grand magasin, et moi, je suis « le curé ». Apprenant cela, il m'a parlé à cœur ouvert. J'étais bien tombé. Qu'il est doux pour des frères de vivre ensemble et d'être unis !

Maxime est opéré juste avant moi. Il est à peine rentré de son opération que je pars pour la mienne. Et ce que les progrès de la science auraient dû permettre d'éviter, se produit : la douleur est là, aussi intense qu'il y a vingt ans. Maxime voit ma souffrance et me réconforte ; il me fait du bien. A l'infirmière qui demande comment ça va, Maxime répond : « Moi, ça va, mais lui, il déguste ». Ces quelques mots peuvent sembler peu de



Le convalescent,
Raoul Carré
Alienor.org

chose, mais j'y ai entendu une vraie compassion. Il souffrait avec moi ! Merci Maxime, tu as été visage du Christ pour moi. Tu ne t'occupais pas de toi mais de la souffrance de ton voisin. Merci. Je prie pour toi.

fr. Marc

questions de foi

De la visite à la Visitation



« J'étais malade et vous m'avez visité » (Mt 25,36). Comment interpréter cette parole qui résonne de façon particulière en ce temps de pandémie ? En parlant de « malade », on pense à la maladie physique ou à la vieillesse. Il est aussi des maladies qui font peur, telles les maladies psychiques, le handicap mental, les addictions (drogues, alcool). Tous ces états renvoient chacun de nous à sa vulnérabilité et à sa fragilité.

« Visiter » : avec le confinement, ce verbe prend une nouvelle dimension. Jésus dit bien visiter. Il ne dit pas soigner ou même sauver. Dans certains lieux d'Église, le service de visite aux malades n'est pas toujours apprécié à sa juste valeur. Les « soignants » sont mieux considérés que les visiteurs vus, non sans une certaine condescendance, comme de « simples bonnes âmes ». C'est

oublier que si l'on veut soigner, voire sauver, il faut d'abord visiter.

« Dieu a visité son peuple ». C'est la première action de Dieu. Il dit à Moïse : « j'ai entendu le cri de mon peuple » (Ex 3,7). Être visiteur, c'est se situer dans ce premier mouvement de Dieu, sans lequel rien n'est possible. La fragilité appelle l'humanisation. « Il est venu dans la chair », autrement dit, il est venu dans la fragilité humaine. Visiter les malades est donc l'une des premières missions de l'Église. N'ayons pas peur de la fragilité, soyons visiteurs les uns des autres. Le service de visite aux malades devient ainsi l'archétype du chrétien. L'avenir de l'Église en 2021 se dessine alors dans cette perspective pastorale : oser la rencontre des fragilités.

Dans l'évangile de la Visitation (Lc 1,39)

Marie va visiter sa cousine Élisabeth après avoir elle-même reçu la visite de l'ange. Marie porte le Messie. N'est-ce pas là précisément notre mission de visiteur ? Cela requiert de nous trois qualités : disponibilité, écoute et capacité de déplacement. Comme Marie, il s'agit d'accueillir la Parole qui nous est donnée, dire oui à la mission qu'elle nous confie et nous mettre en route. Comme Marie, c'est Jésus lui-même que nous portons au malade, par notre présence, notre attention et aussi, parfois, par la communion que nous leur apportons.

Chacun de nous a besoin d'être visité, car nous avons tous en nous une fragilité. C'est au cœur de notre communauté chrétienne constituée de visiteurs-visités et de visités-visiteurs que se joue l'action de Dieu.

fr. Philippe B.

Petra Duelen

Ma place est ici

Petra Duelen est infirmière dans la maison de repos Sainte-Monique à Bruxelles. Elle nous fait part de son expérience, notamment durant ces temps difficiles.



gettyimages

Bonjour Petra. S'occuper des aînés, est-ce une vocation, ou bien arrive-t-on ici par hasard ?

Le hasard existe-t-il ? En fait, au départ, j'ai une formation en sciences religieuses à Leuven. Ces études m'ont bien intéressée. Durant celles-ci, j'ai fait des stages d'enseignement de la religion, mais je ne me sentais pas à l'aise. Je me suis alors formée en pastorale hospitalière, mais j'étais trop jeune pour être engagée dans ce domaine. On ne comprenait pas qu'une jeune femme de 22 ans puisse envisager de travailler dans cette pastorale, et moi-même, devant des situations de grande détresse, je ne savais vraiment pas quoi faire pour aider. Lors de contacts avec les infirmières, j'ai pensé pour la première fois que si j'étais infirmière, j'aurais là une porte d'entrée pour éventuellement aborder autre chose. En attendant d'avoir l'âge pour m'engager dans cette voie, j'ai alors entrepris des études de gestion hospitalière, puis encore une année d'anthropologie en tant qu'étudiante libre, ce qui me permettait d'accéder à des jobs d'étudiants. Un jour, j'ai appris que cette maison Sainte-Monique cherchait des étudiants pour assurer un travail durant les vacances. À une amie médecin qui cherchait aussi sa voie, j'ai proposé de nous engager dans ce travail. Et dès que je suis entrée ici, j'ai senti que ma place était là. Je me suis sentie tout de suite à l'aise avec les personnes âgées. J'ai été engagée et j'ai très vite eu la conviction que je devais me former comme infirmière, ce que j'ai fait tout en continuant les services dans cette

maison comme aide-soignante. Ma vie a alors changé, du fait de cette stabilité que j'avais trouvée. J'étais plus sûre de moi. Il y avait l'esprit de famille de cette maison et j'appréciais le fait de collaborer à sa construction en cherchant à donner aux résidents le sentiment de se sentir 'à la maison', chez eux.

Les gens qui arrivent dans cette maison y viennent pour les derniers moments de leur vie. N'est-ce pas décourageant de savoir cela ? Le contact avec des enfants, par exemple, est source de vitalité. La vie ne cherche qu'à se déployer. Mais avec des personnes âgées ? La vie est en train de s'éteindre...

Je ne le vois pas ainsi. D'ailleurs, je suis encore plus intéressée par les soins palliatifs. Car la fin, la mort et ce qui l'entoure, c'est un moment très fort de vie, car il y a une transformation en vue vers quelque chose de plus beau encore. La vie s'intensifie à ce moment-là. Je ne suis pas désespérée quand quelqu'un meurt. Je crois que le lien reste.

C'est une vision de foi ?

La foi aide, bien sûr. Nous avons vécu de très beaux moments, même incroyables. Encore récemment, le dernier décès est celui d'un prêtre. Il était ici depuis dix ans et nous nous connaissions bien, même si, à la fin, il perdait la tête. Je lui avais promis à maintes reprises que je serais là lorsqu'il partirait. Nous étions quatre à l'entourer au moment ultime. Et il y

avait une paix qui descendait dans cette chambre. C'était incroyable. Tout le monde l'a senti, même le médecin qui avait été appelé et qui n'était jamais venu dans la maison, a remarqué la même chose : que se passe-t-il ici ?

La situation actuelle est très éprouvante. Des maisons de repos ont vécu de véritables drames. Comment avez-vous vécu la crise ici ?

Avant tout, je voudrais dire combien le fait de se trouver dans une bonne équipe est très important. Nous pouvons nous soutenir et compter les uns sur les autres. Par rapport à la pandémie, nous gérons beaucoup mieux la deuxième vague. Lors de la première, nous n'étions pas préparés. A ce moment-là, la maladie nous paraissait effrayante si bien que nous avions très peur. Peur de perdre nos résidents. Nous nous disions : un tiers des résidents vont mourir et nous, personnel soignant, si nous tombons malades, qui va s'occuper d'eux ? Heureusement, cela s'est relativement bien passé. Nous n'avons pas eu de surmortalité. Maintenant, nous maîtrisons mieux les choses.

Comment réagissent les résidents ?

Les résidents n'ont pas aussi peur que cela. Ils sont dans les derniers moments de leur vie. Ce n'est pas comme s'ils avaient encore dix ou vingt ans à vivre. Ce qui est dur pour eux, c'est la longueur du confinement, les restrictions imposées, le fait de devoir rester les uns avec les autres, ce qui cause davantage de frictions. Le confinement strict en chambre n'a été que de courte durée. C'était trop dur. Donc on a permis plus de liberté, la promenade au jardin, par exemple. Et puis...

Retrouvez l'ensemble de ces rubriques sur notre site

www.bonne-nouvelle.be

avec de nombreux articles, vidéos et témoignages.

la suite sur www.bonne-nouvelle.be